7

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE PARIS.

NOVEMBRE 1867.

SÉANCE DE RENTRÉE

DE

L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE

de Médecine et de Pharmacie

DE REIMS



REIMS

IMPRIMERIE DE A. LAGARDE,

RUE NOTRE-DAME, 4.

1867

Université de France. — Académie de Paris.

NOVEMBRE 1867.

SÉANCE DE RENTRÉE

DE

L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE

DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

de Reims.

La séance de rentrée de l'Ecole de Médecine a eu lieu jeudi dernier, à trois heures. Cette cérémonie réunit tous les ans un auditoire spécial, où les fonctionnaires académiques, les conseillers municipaux, les administrateurs des hospices, les membres de l'Académie, les professenrs du Lycée s'empressent de prendre place.

C'est M. Henri Henrot, chef des travaux anatomiques, qui a prononcé le discours d'usage. Le directeur de l'Ecole, M. Maldan, a ensuite constaté les mérites et l'excellente situation de l'Ecole. M. Panis, secrétaire, a proclamé les prix.

DISCOURS DE M. Henri HENROT,

Chef des Travaux Anatomiques.

Messieurs les Élèves,

Plus heureuse que la faculté de Paris, qui au lieu de réouvrir silencieusement ses cours, faisait briller aux yeux de la jeunesse la gloire de ses grands hommes, et prenait dans la vie de ses morts illustres des modèles qu'elle proposait comme le plus noble et le plus puissant stimulant du travail, l'Ecole de Reims peut encore dans une séance solennelle de rentrée, grouper autour d'elle les hommes les plus intelligents de la cité qui nous font l'honneur, à vous, Messieurs, de venir vous distribuer des récompenses justement méritées, à moi de me prêter quelques instants une attention que je m'efforcerai de ne pas fatiguer.

Notre Ecole peut faire ses adieux à ceux d'entre vous qui la quittent pour aller dans la grande ville chercher le prix de leur travail et de leur assiduité à travers de longs et difficiles concours où les étudiants de toutes les parties du monde viennent se disputer des places ardemment désirées.

Elle peut, par la voix de ses maîtres, vous adresser d'utiles conseils qui doivent guider vos premiers pas au début de la carrière.

Elle peut enfin, et c'est le rôle que j'aime mieux prendre, souhaiter la bienvenue à ceux d'entre vous qui viennent, pour la première fois, s'asseoir sur ces bancs, et qui, dès à présent, entrent pour toujours dans la grande famille médicale.

Vos humanités vous ont fait connaître et approfondir les sciences exactes ; elles vous ont permis, avec le secours de la physique et de la chimie, d'expliquer la plupart des phénomènes si variés, si surprenants de la nature.

Vous avez fait un pas de plus en effleurant les sciences naturelles ; vous connaissez les organes qui constituent une plante ou un animal ; vous savez ceux qui le font respirer et se nourrir ; ceux qui le mettent en relation avec le monde extérieur ; ceux enfin qui assurent la perpétuité de l'espèce.

Vous allez commencer aujourd'hui une étude bien plus élevée, bien plus hérissée de difficultés en abordant la biologie ou la science de la vie, qui est l'œuvre de l'humanité tout entière, cet héritage péniblement accru par les labeurs incessants des générations qui vous ont précédés et qu'à votre tour vous devrez transmettre à vos successeurs, en y ajoutant le prix de vos recherches.

Là ne se bornera pas notre étude ; la vie est le caractère des animaux et des végétaux, ce n'est pas l'histoire naturelle animale, ce n'est même pas l'histoire naturelle de l'homme que vous allez approfondir, c'est la science de l'homme, de cet être complexe que les physiologistes, les métaphysiciens s'efforcent de comprendre en l'envisageant chacun à son point de vue.

Si, pour l'étude particulière des différentes fonctions, ce partage est permis ; si, comme en chimie, l'analyse précède la synthèse ; si l'on décompose d'abord pour réédifier ensuite ; si le physiologiste isole une fonction pour la mieux connaître ; le médecin, lui, prend l'être complexe, mais un, il doit l'accepter tel qu'il est, s'il ne veut négliger aucun des éléments du problème. L'homme physique, l'homme moral lui appartiennent tout entiers. C'est de l'équilibre, de l'harmonie de ces deux êtres et de la concordance d'action de chacune des parties qui les composent que résulte la santé ; c'est de leur manque d'équilibre que résulte la maladie.

La science de l'homme ne doit se laisser envahir ni déborder par aucune autre ; le théologien, dans le recueillement du cloître, peut séparer l'homme physique et maté-

riel de l'homme moral et intangible, mais le médecin ne peut, sans renoncer à la plus belle partie de sa mission, séparer l'œuvre de Dieu, qui est un si noble et si bel assemblage, où la matière soumise à mille formes diverses est docile à cette force qui fait qu'on pense, qu'on aime, qu'on espère !

En présence de ces difficultés, examinons avec quel esprit il convient d'entreprendre l'étude de la médecine.

Messieurs, la médecine, c'est-à-dire cette science qui emprunte le secours de toutes les autres, sans se laisser subordonner par elles, a pour but de conserver la santé et de guérir la maladie. Elle est constituée par deux éléments distincts : une science dont les lois sont, il est vrai, moins bien connues que celles qui président aux réactions chimiques ou aux phénomènes physiques, et un *art*.

De même que chez l'homme bien portant, la vie n'est que la conséquence d'un certain nombre de lois naturelles dont la réunion forme un tout harmonieux analogue à ces grandes lois qui dirigent les corps célestes autour de leurs centres d'attraction, de même, la maladie envahit l'organisme d'après des lois qu'il faut connaître pour savoir les respecter ou les combattre.

Les lois naturelles qui président au fonctionnement de la machine humaine, celles qui règlent l'influence réciproque du moral sur le physique ou du physique sur le moral, constituent la science de l'homme. Celles qui président à l'invasion, à la rétrocession des maladies, constituent la science médicale.

La médecine est aussi un art, en ce sens que l'homme qui la pratique n'en doit pas seulement connaître les fondements scientifiques, mais en ce qu'il doit aussi perfectionner ses sens pour les habituer à percevoir les plus petites modifications. On le voit, à côté de l'homme de science, du savant, apparaît l'homme de l'art qui apporte dans l'étude de son malade ses qualités et ses défauts, en un mot son originalité.

Au moment décisif où vous franchissez le seuil de cet amphithéâtre, il n'est pas inutile de vous faire rentrer un instant en vous-même et de vous faire examiner si vous

avez plus ou moins développées les qualités sans lesquelles il vous serait impossible de continuer avec succès la route commencée.

Il ne faut pas une nature vulgaire, avide de plaisir et de sensualité, pour faire un bon et honnête médecin ; il faut une nature généreuse, qui sache sacrifier son bien-être et ses convenances à l'étude d'une science souvent repoussante, et ensuite à l'exercice d'un art où le dévouement ne doit pas attendre la reconnaissance du malade, mais le cri seul de la conscience. Le dévouement devra, dans certains cas, être poussé jusqu'à la vertu. Le regretté Trousseau dit « qu'il ne faut pas reculer devant la mort quand » elle nous menace, car la mort conquise au milieu des » périls de notre profession, fera prononcer notre nom » avec respect. »

Le médecin devra être discret, car il tient souvent entre ses mains l'honneur d'un ménage, le bonheur de toute une famille, qu'un mot, un doute, un sourire moqueur pourraient détruire pour toujours ; il faut enfin qu'il ait un tact exquis pour ne pas blesser des sentiments qu'il est de son devoir de respecter.

Qu'il soit humain et qu'il oblige à l'être toutes les personnes qui entourent le malade ; celui-ci ne doit pas savoir à quelle religion vous, médecin, vous appartenez, à quels principes vous obéissez, tant est grand le respect que vous avez pour ses croyances, tant est large votre esprit de tolérance et de fraternité.

Souvenez-vous surtout, Messieurs, que ces malades de l'hôpital, qui vont servir à votre instruction, ont droit non-seulement à votre respect, mais encore à vos services, je dirai même à votre reconnaissance. Dignes fils de ceux qui ont établi l'égalité de l'homme devant la loi, le cœur plein de charité, considérez comme une lâcheté de rire de la misère physique ou morale du malheureux qui vient vous demander la santé qui, pour lui, est le travail et la liberté.

Il faut que le médecin ait un caractère ferme, une indépendance absolue qui lui permette le libre examen de toutes les idées qui font l'objet de ses méditations.

Toutes ces qualités se résument dans ces belles et simples paroles d'Hippocrate : « Que le médecin conserve sa » vie et sa profession saintes et pures de toute souillure » pour être honoré parmi les hommes et jouir sans remords » des fruits de son art. »

A ces qualités qui appartiennent à l'homme, au citoyen, il faut ajouter celles qui conviennent à l'étudiant, à l'homme de l'art.

« Il ne faut pas perdre de temps, dit le père de la médecine, car la vie est courte, l'art est long, l'occasion est » prompte à s'échapper, le raisonnement est difficile. »

Nulle part il n'y a plus à apprendre qu'en médecine ; nulle part il ne reste autant à trouver; quels que soient les perfectionnements dont elle est susceptible, quelle que soit l'importance des découvertes qu'il reste à faire la vie se terminera toujours par la mort, cette grande loi qui veut que tout, à un moment donné, rentre dans ce cercle éternel, dans ce tourbillon où rien ne se perd, et où toute substance est dans un continuel état de composition et de décomposition, de formation et de régression.

Tant que la mort sera la fin de la vie, et c'est la loi, il y aura des médecins pour prolonger l'une et éloigner l'autre, le même problème sera toujours posé.

L'amour passionné du travail vous est indispensable, car quand vous aurez scruté les travaux des vivants, quand vous aurez fouillé les œuvres de ceux qui, à travers les âges, ont été les flambeaux de la science, vous n'aurez encore rien accompli ; il vous restera par l'étude incessante des faits qui se présentent à votre observation, à constituer, à mûrir votre expérience. Ce n'est pas seulement pendant le temps de vos études, où une série de concours et d'examens viennent vous tenir dans une fiévreuse excitation, mais c'est surtout quand vous aurez quitté les bancs, qu'il vous faudra mener de front les exigences de la pratique et de la famille avec l'étude de tout ce qui se fait, de tout ce qui se dit, de tout ce qui s'invente ; car si chaque année ne voit pas naître une grande découverte, elle apporte des médicaments nouveaux, des appareils d'une utilité pratique incontestable.

Ne dites pas ce que Guy-Patin, qui a nié jusqu'au dernier jour l'immortelle découverte de la circulation du sang, disait des théories nouvelles :

« Ce sont de jeunes personnes, et me voilà devenu si » vieux que ce n'est pas la peine de faire connaissance » avec elles. »

Que l'étude de chaque jour vienne augmenter votre expérience, fortifier vos convictions, compléter votre talent si vous ne voulez pas rester en arrière.

Il faut de la persévérance pour ne pas vous laisser arrêter dans votre route par le dégoût des premières dissections, par l'émotion bien naturelle qui vous fera pâlir à la première opération, par la crainte de vous tromper lorsque vous aurez vous-même à prendre une décision importante et à agir.

Il faut, Messieurs, une tenacité de fer qui force les sens à l'obéissance pour refouler tout sentiment de compassion, quand, bien arrêtée, bien réfléchie, bien décidée avec votre malade, l'opération doit être pratiquée avec calme et sang-froid comme si vous l'exécutiez sur l'être inanimé. C'est en apprenant à maîtriser votre émotion, c'est en ne refusant aucune occasion de vous aguerrir que vous arriverez à ne plus trembler et à porter d'une main sûre un instrument qui, sans ces qualités, serait une arme dangereuse.

Il faut du courage pour surmonter les revers auxquels, tous tant que nous sommes, depuis les princes de la science jusqu'aux plus modestes praticiens, nous sommes exposés, quand la malignité du mal rend tous nos efforts stériles. Il vous arrivera, Messieurs, de porter défi à la maladie et de lui opposer toute l'opiniâtreté et tout l'acharnement dont vous êtes capables ; vous serez quelquefois vaincus ; alors vous douterez de vos forces, de votre science ; inquiets, vous rentrerez en vous-même, vous ferez un examen de conscience en repassant toutes les phases de la maladie, vous vous demanderez si vous avez fait tout ce qu'il était possible de faire ; vous n'aurez que dégout et colère pour l'art qu'un instant auparavant vous trouviez si beau. C'est par un courage fortifié par cette pensée que

vous avez appris tout ce que vous avez pu apprendre, que vous n'avez pas perdu l'heure destinée au travail, que vous n'avez négligé aucun des faits qui se sont présentés à votre observation que vous attendrez avec confiance une nouvelle occasion d'engager la lutte avec cette redoutable ennemie qu'on appelle la maladie.

Et surtout pas de découragements qui vous conduiraient au scepticisme médical, qui a maintenant de si nombreux et de si chaleureux partisans. Quand le mal gagne ou quand la douleur arrache des cris au patient, ne restez pas un spectateur passif étudiant et consignant avec un calme stoïque les phénomènes qui se déroulent sous ses yeux.

Si le médcin ne doit pas être sceptique, s'il doit croire fermement à l'efficacité de son art, et heureusement il a quelquefois la joie bien vive d'arracher un malheureux à une mort certaine, il ne doit pas non plus se jeter tête baissée dans les systèmes qui, en médecine, sont la pire des choses ; il ne doit pas, plein d'une idée qu'il cherche à approfondir, suivre obstinément sa pensée, il faut qu'il fasse comme Descartes table rase de toute théorie pour étudier avec liberté et justesse les différents signes que présente son patient.

Ce sont les systèmes qui ont poussé les médecins les plus célèbres à des exagérations que Molière surtout a si bien mises en lumière. Les grands de la terre n'ont pas échappé au règne de la saignée et du sené. Louis XIV, le grand roi, a été saigné trente-huit fois, il a pris quinze cents à deux mille médecines purgatives de précaution ou d'urgence et un nombre incalculable d'autres remèdes ; aussi Boileau a-t-il pu dire avec une verve railleuse des malades de ce temps :

« L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné. »

La médecine revient aujourd'hui, avec raison, à l'étude philosophique et méthodique des phénomènes naturels des maladies, aidée dans la recherche des symptômes par des instruments qui, chaque jour, se perfectionnent, guidée par la médecine expérimentale que l'illustre Claude Ber

nard a fait avancer d'un pas si rapide et si brillant ; elle prend un caractère de certitude qu'elle n'avait jamais eu jusqu'ici.

Enfin, Messieurs, il faut vous garder de croire au surnaturel, c'est-à-dire à la violation par le créateur des lois qu'il a lui-même établies. C'est sur ce dernier point que je voudrais m'appesantir un instant en vous montrant combien ces idées de superstition ont retardé les progrès de la médecine.

L'homme à son origine, placé au milieu d'une nature tantôt riante et belle, tantôt sombre et menaçante comme si la terre ébranlée allait éclater au milieu des bruits les plus formidables, est né mystique.

Obligé dès le premier pas de lutter contre les forces de la nature, il n'a vu dans tous ces phénomènes produits par l'électricité, le magnétisme, la lumière que des preuves de l'incessante intervention sur la terre des esprits ou des dieux ; dès ce jour il a cru au surnaturel. Chez tous les peuples, dans tous les temps on a signalé le même besoin.

Il était permis de croire que dans un siècle qu'on appelle le siècle des lumières, à côté des révélations si magnifiques, si surprenantes de la science moderne qui en quelques instants conduit la pensée écrite d'un bout du monde à l'autre, le surnaturel n'aurait plus de prise que sur les ignorants ; cependant d'habiles spirites ont failli un instant faire croire aux esprits, et plus récemment encore l'engouement public n'a-t-il pas crié au miracle à l'apparition d'un nouveau Cagliostro.

« Dans l'antiquité romaine, dit Figuier, les sorciers étaient devenus si nombreux que les empereurs durent plusieurs fois rendre contre eux des édits d'expulsion. Tacite rapporte qu'on profitait de l'occasion pour se débarrasser en même temps des philosophes. »

Plus tard, le surnaturel affecte une autre forme, la démonomanie ; nous n'en parlerions pas, si la médecine, après avoir été la complice de ces affreux supplices qui désolèrent l'Europe, n'avait, avec Pinel et Esquirol, proclamé que ces infortunés n'étaient que des aliénés qui avaient droit à tous les soins, à toutes les prévenances qu'exigent

des malades plus intéressants, et peut-être plus dignes de pitié que les autres.

La médecine des affections mentales et des affections nerveuses, plus puissante ici que les autres sciences, a arrêté ces sacrifices ; elle a vaincu les préjugés que la philosophie moderne n'avait fait qu'ébranler ; c'est une gloire qui, à elle seule, serait suffisante pour faire tomber toutes les calomnies dont elle a été l'objet. Honneur donc aux hommes qui se sont dévoués à cette idée !

Si la science a été assez forte pour faire cesser ces cruautés, elle n'a pu encore proclamer assez haut cette grande loi naturelle qui ordonne à la créature le respect de la personne humaine ; elle n'a pu jusqu'à présent arrêter cette boucherie hideuse où une bouillante jeunesse, pleine de force et d'ardeur, va trouver la mort dans un massacre sacrilége. La guerre, si elle est tolérée pour soutenir des idées grandes et généreuses, disparaîtra lorsque les peuples, par d'incessants échanges de pensées, se connaîtront mieux, et j'espère que le temps est proche où l'homme sain d'esprit verra avec autant d'horreur ce carnage humain, que quand, portant son regard en arrière, il voit les crimes qui se sont abrités à l'ombre des lois sociales.

De nos jours, le surnaturel apparaît sous les formes les plus diverses, le magnétisme, le somnambulisme, les tables tournantes, les médiums, les esprits.

La plupart de ces phénomènes, dans ce qu'ils ont de vrai, ont pu être expliqués : l'hypnotisme, récemment découvert par Braid, amenant très promptement, chez certaines personnes, le sommeil et l'insensibilité complète, est une réalité qui permet de comprendre le magnétisme.

Nous ne pouvons passer en revue ces différentes formes qui ont successivement frappé les esprits, et où la supercherie a le plus souvent joué un rôle considérable.

Disons seulement ce qu'il faut penser de la clairvoyance des somnambules, et des prophéties des spirites.

Sous l'influence du magnétisme animal, comme sous celle de certaines maladies nerveuses, les sens peuvent acquérir un remarquable degré de perfection et de sensibi-

lité ; l'ouïe devient si fine que les bruits les plus légers viennent péniblement affecter l'oreille ; l'odorat perçoit les odeurs les plus tenues ; la vue devient si parfaite et si puissante qu'elle peut pour ainsi dire traverser les corps qui habituellement ne laissent pas passer la lumière.

Qu'y a-t-il de surprenant que dans de telles conditions d'hypéresthésie, il soit possible de voir à travers des bandeaux fabriqués d'une façon spéciale, habilement placés sur les yeux par la main d'un compère ! Il y a plus de trente ans qu'un membre de l'académie de médecine a proposé un prix de trois mille francs à celui qui pourrait lire à travers une feuille de carton ; un grand nombre de voyants de tous les points de la France se sont présentés, aucun n'a pu remplir les conditions du programme, le prix n'a pu être donné.

Les spirites, qui ont la prétention de nous faire apparaître les morts, de nous faire converser un instant avec ceux dont nous n'avons plus que le souvenir, ou bien qui nous laissent plonger à notre gré dans la vie future, doivent-ils être pris au sérieux ? Non, messieurs, si les astronomes peuvent, à quelques secondes près, prédire l'apparition d'une comète qui met un temps considérable à parcourir son orbite, s'ils peuvent calculer, avec une précision remarquable, tout ce qui est soumis à des lois, il n'est pas plus donné à l'homme de voir réapparaître ceux qui ne sont plus, que de pénétrer les profonds mystères qui cachent la destinée de chaque être.

Quant aux guérisons dites surnaturelles, elles trouvent le plus souvent leur explication dans des commotions nerveuses qui, de même qu'elles peuvent instantanément produire les affections les plus graves, peuvent, dans d'autres cas, déterminer une utile perturbation.

Du reste ne faisons-nous pas tous les jours des guérisons qu'on qualifierait de merveilleuses si elles n'étaient effectuées par des médecins, quand nous envoyons à la campagne un jeune enfant épuisé par des quintes incessantes de coqueluche qui ont résisté à toute espèce de médication, et qui cèdent immédiatement sous l'influence du simple changement d'air. N'avons-nous pas une baguette magique

dans les mains quand une jeune femme près de devenir mère, arrivée au dernier degré de marasme et d'épuisement par des vomissements continuels, est guérie du jour au lendemain parce qu'on l'a transportée à quelques lieues de sa demeure.

Ne sommes-nous pas un peu spirites, quand par une vive pression morale, nous persuadons à un malade qu'il doit éprouver tels effets d'un médicament très-actif et qu'une substance anodine constitue toute la médication?

Vous voyez, Messieurs, combien il faut aimer le merveilleux pour croire au surnaturel. Ne cherchons cependant pas à nier ce que nos sens constatent et ce que notre esprit ne peut expliquer. Parce qu'une découverte n'est pas faite au sein de la faculté, il ne faut pas la délaisser; à ce compte nous n'aurions ni le quinquina dont les vertus si admirables nous ont été révélées par les Jésuites, ni l'hydrothérapie dont la découverte, quoique récente, est riche déjà en légitimes succès, ni l'anesthésie, ni beaucoup d'autres moyens de traitement que l'empirisme a introduits dans la science. Ce que j'ai voulu vous montrer, c'est que la médecine n'a marché dans une voie véritablement féconde que du jour où elle s'est affranchie des doctrines et des idées superstitieuses pour suivre la voie de l'observation méthodique et philosophique.

Ce qui vous gardera de la croyance au surnaturel, c'est la recherche patiente, attentive de la raison des choses; c'est l'amour passionné du vrai, c'est enfin l'étude approfondie des lois de la nature qui sont, pour nous médecins, le fil conducteur qui doit diriger nos pas. Aussi, quoique séparés d'Hippocrate, le plus célèbre et le premier naturiste, par plus de deux mille ans, peut-on dire comme d'Homère qu'il

« Est jeune encore de gloire et d'immortalité! »

L'anatomie et la physiologie, qui vont particulièrement vous occuper cette année, sont les études préliminaires indispensables sans lesquelles vous ne pourriez avancer avec sécurité.

Nous ne nous bornerons pas à étudier, comme autrefois, la configuration spéciale de chaque organe; aidés d'instruments grossissants, nous vous ferons voir ces milliers de cellules qui affectent une forme spéciale selon les tissus, et dont la disposition est toujours en rapport avec les fonctions qu'elles doivent remplir.

Si l'anatomie nous fait étudier tous ces corps à l'état de repos, la physiologie les anime, les fait fonctionner.

Nous pourrons mettre sous vos yeux ces sublimes spectacles de la vie des infiniment petits; sous le microscope, nous vous montrerons le curieux phénomène de la circulation capillaire, où des globules de quelques millièmes de millimètre de diamètre viennent s'allonger pour pouvoir traverser les vaisseaux extrémement fins qui sont destinés à leur livrer passage.

Après avoir étudié la vie individuelle de chacune de ces cellules, leur mode de nutrition, les phénomènes si variés qui se passent dans leur intimité, nous reconstituerons, en les groupant, chaque organe ; en réunissant ceux-ci, nous réédifierons et nous animerons l'être que nous n'aurons fragmenté que pour arracher à la nature quelques-uns de ses secrets.

Mais il est un point devant lequel devra s'incliner notre orgueil; nous aurons reconstitué l'être, nous l'aurons vu vivre pour ainsi dire ; mais si nous recherchons quelle est la cause première qui a imprimé le mouvement à cette admirable machine, si enfin nous nous demandons quelle est la destinée de ce chef-d'œuvre de la création, devant ces questions nous nous sentirons bien petits et bien infimes, et l'idée de notre petitesse et de notre impuissance nous fera plus admirer encore le créateur de tant de merveilles, qui, dans l'infinie immensité des mondes dont le nombre et le volume dépassent les chiffres que notre imagination peut concevoir, comme dans l'infinie petitesse des êtres qui par milliers se disputent une goutte d'eau, a su partout mettre dans ses lois une harmonie, une régularité dont nous pouvons à peine, tant il est grand, saisir le génie créateur.

« Nous avons beau, dit Pascal, enfler nos conceptions » au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que

» des atômes au prix de la réalité des choses. Tout ce
» monde invisible est une sphère indéfinie dont le centre
» est partout, et la circonférence nulle part. »

Messieurs, scrutons la nature; étudions-la avec passion; poussons aussi loin que possible l'étude de l'organisme humain; c'est, selon l'expression de Galien, le plus illustre anatomiste de l'antiquité, « le plus bel hymne qu'il soit donné à l'homme de chanter en l'honneur du Créateur. »



DISCOURS DE M. MALDAN,

Directeur de l'Ecole.

MESSIEURS,

Vous avez entendu notre jeune et excellent chef des travaux anatomiques vous exposer, avec l'ardeur et l'enthousiasme de son âge, quelques-unes des conquêtes philosophiques que notre bien aimée science, la médecine, a faites à l'époque moderne et principalement depuis le commencement de ce siècle.

Se tenant à une grande hauteur de vues, s'adressant surtout à la raison, et plus préoccupé de l'esprit que des faits de la science, il vous l'a montrée pourchassant des erreurs et en faisant justice.

Il n'est point entré dans la psycologie : il n'a point touché au domaine intangible des croyances, mais il s'est élevé avec force contre les fantômes de l'imagination, contre les nouvelles formes de la crédulité humaine, contre la fausse surnaturalité, dont il voudrait en vain abattre toutes les têtes, car il en renaîtra toujours quelques-unes qui auront leur rejeton dans ce besoin du mystère qui fait peut-être partie de la nature immatérielle de l'homme.

Puis M. Henrot vous a donné le secret de la force, vous a montré la source de la puissance de la médecine. C'est qu'elle n'est point isolée en elle-même et vivant seulement de sa spécialité, comme la plupart des autres sciences. Elle se compose au contraire du concours des sciences naturelles et surtout physico-chimiques, auxquelles elle emprunte leurs découvertes de chaque jour, découvertes si

continuelles, si lumineuses, pour se les approprier, soit par des applications physiologiques, soit par toute autre voie expérimentale, et pour les convertir en règles biologiques ou en améliorations pratiques.

C'est ainsi qu'elle produit de réelles merveilles, et qu'aux pseudo-miracles elle répond par des miracles véritables.

En écoutant avec intérêt l'exposition de M. Henrot, je me disais qu'il y aurait un pendant à lui faire, et qu'en regard des acquisitions intellectuelles de notre époque médicale, on pourrait mettre le tableau de ses acquisitions de science matérielle et positive.

Le hasard vient de répondre à ce désir.

Vous connaissez, Messieurs, la haute pensée de M. le ministre de l'instruction publique, pensée mise à exécution en ce moment sous son patronage, à l'Imprimerie impériale, par une des plus grandes maisons de librairie de France.

Publier une série de rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France, tel était le programme donné par M. le ministre, et qui a bien son à-propos et son opportunité à la suite de l'Exposition universelle.

On pouvait se demander quelle serait la part de notre science ? La médecine proprement dite aura trois rapports : celui de physiologie générale, confié à l'habile main de Claude Bernard ; celui de médecine, remis à celles de MM. Béclard et Axenfeld, et enfin celui de chirurgie. C'est ce dernier qui, rédigé par MM. Denonvilliers, Nélaton, Velpeau, Louis Guyon, Léon Labbé, vient de paraître cette semaine, de s'ajouter à onze autres déjà parus, et d'inaugurer l'entrée de notre science dans cette encyclopédique collection.

Quel éblouissant défilé d'inventions, de méthodes, de procédés, de perfectionnements ! La forêt de faits que réclamait Bacon s'y présente épaisse et serrée. Je ne tenterai point dans cette enceinte, et avec le peu de temps dont je dispose, l'analyse de ce volume de 800 pages. A vous de savourer à loisir la douceur et les jouissances de sa lecture ! Laissant donc de côté tout ce qui concerne les progrès réalisés dans l'étude de la pathologie externe, soit

dans les maladies communes à tous les tissus organiques, soit dans les maladies propres aux divers tissus, régions, organes et appareils; je vous dirai seulement quelques mots des progrès accomplis dans l'application des méthodes d'exploration communes aux deux pathologies.

La physique a donné sinon l'invention nouvelle, au moins l'application nouvelle du microscope. Le microscope a créé l'histologie, c'est-à-dire que, par l'histoire de la cellule, de ces organites vivants qui pourvoient aux réparations des tissus, à la croissance des corps, à tous les actes de sélection et de métamorphose des matériaux du sang dans les sécrétions, il a expliqué le tissu de Bichat, ce point de départ de la pathologie moderne : *omnis cellula à cellula*. Le microscope a révélé encore le parasitisme animal et végétal, éclairé la nature pathognomique de certains produits. Il a définitivement pris place au lit du malade. Tous les jours, dans des cas douteux, on lui demande la vérité.

L'optique a fourni aussi l'ophtalmoscope, qui permet maintenant de lire avec autant de précision au fond de l'œil et dans ses parties cachées que dans ses parties extérieures et découvertes; le rhinoscope, l'otoscope, l'endoscope, le laryngoscope, qui portent merveilleusement la lumière dans la plupart des cavités du corps, dans le nez, dans l'oreille, dans les profondeurs du larynx, dans l'urètre, dans la vessie, et les livrent à l'exploration.

Et que dire des appareils enregistreurs de Marey, du sphygmographe, des essais du pneumographe, du myographe, du thermographe, qui constatent, qui écrivent eux-mêmes d'une manière irréfragable les plus légers mouvements de la tension artérielle ou musculaire, qui figurent le tracé des pulsations, en mesurent, avec une précision jusqu'ici inconnue, les plus minimes altérations, celles que l'œil le plus attentif ne saurait saisir. Cet ingénieux instrument a élucidé bien des problèmes de physiologie, il a définitivement jugé les questions relatives au choc du cœur, si longtemps et si vivement débattues; il aide le chirurgien à résoudre des questions très délicates de diagnostic relatives aux tumeurs anévrismales.

Je ne parle ni de l'auscultation médicale, chirurgicale, obstétricale, ni de la percussion— Ces méthodes qui seront l'éternel honneur de Laennec et de Piorry, appartiennent depuis longtemps au droit commun.

L'électricité, cet agent d'une puissance infinie, dont le maniement est encore rudimentaire, a servi à l'exploration de la contractilité musculaire comme moyen de diagnostic, à l'excitation des tissus comme moyen thérapeutique, et l'on a enfin utilisé ses propriétés chimiques et calorifiques, pour agir sur certains liquides, pour diviser les tissus et les détruire, par des procédés d'électropuncture, d'électrolyse ou de galvanocaustie.

La chimie, par l'analyse des humeurs normales et morbides, en signalant la présence du pus, du mucus, du sang, du sucre, de l'albumine dans les veines, a rendu de grands services à la physiologie, a été d'un grand secours à la médecine et à la chirurgie.—Elle a réduit à une simplicité admirable l'explication de l'acte qui paraissait autrefois si compliqué, de la digestion.

Un grand chirurgien, Velpeau, écrivait, en 1827, que chercher à faire disparaître la douleur était une chimère. Aujourd'hui, la douleur est vaincue et supprimée.—La chimie multiplie les anesthésiques. Le chloroforme a permis de modifier les procédés opératoires, de moins se préoccuper de la rapidité d'exécution, il a introduit des modifications dans la réduction des luxations, des hernies, le redressement des articulations. Il éclaire le diagnostic, agrandit les ressources de la thérapeutique chirurgicale, et a permis de tenter des opérations nouvelles.

Que de progrès accomplis en médecine opératoire dans les méthodes préservatrices, dans les méthodes réparatrices, dans les méthodes conservatrices !

La tendance du chirurgien n'est-elle pas de limiter l'emploi de l'instrument tranchant, pourtant manié si habilement, et de lui substituer d'autres méthodes de diérèse, telles que l'écrasement linéaire, le fer rouge, les caustiques ?— Que d'habileté, que de délicatesse déployées dans la restauration du bec de lièvre, dans la staphyloraphie, la palatoplastie, l'enteroplastie, les fistules urétropé-

niennes !—Dans combien de circonstances les résections, qui ménagent et conservent, ont été substituées aux amputations qui enlèvent et détruisent sans retour !

M. Henrot a détesté la guerre. Qui ne l'exécrerait avec ses horribles tueries, en présence surtout de ces formidables engins de destruction que l'émulation homicide des peuples semble accumuler à l'envie. La médecine est impuissante à la prévenir ; elle est puissante à l'adoucir.— Que d'études récemment faites à la triste occasion de nos discordes civiles ou de nos grandes guerres sur les effets des nouveaux projectiles ! Mais surtout que de progrès accomplis dans le traitement des blessés et opérés ? Abandon des baumes et onguents, prépondérance accordée aux modificateurs généraux, aération permanente, mode d'aération, absence d'encombrement, isolement, alimentation généreuse et fortifiante, traitement local préventif, désinfectants; pansements alcooliques ; drainage, irrigation continue ; pansements à l'eau froide, à l'eau chaude ; application du gaz acide carbonique au traitement des plaies, du gaz oxigène au traitement de la gangrène spontanée ; bains d'air chaud, ventilation des plaies ; pansements par occlusion, pansements avec la glycérine, et pour résultat le bénéfice d'un cinquième au moins d'abaissement dans la mortalité des amputations.

Lisez maintenant les rapports magistraux des Larrey fils, des Chenu : Parcourez le pavillon du service de santé de l'Exposition, et partout vous trouverez l'art qui guérit non moins fécond, non moins inventeur que l'art qui tue.

M. Henrot vous a raconté comment la médecine, avait soustrait le corps de l'agité, du prétendu possédé aux erreurs de l'exorcisme, aux tortures du bûcher. Mais que n'a-t-elle pas ajouté depuis à ce bienfait? Que de soins pour cet esprit qui a naufragé. Reconnaîtriez-vous le fou, le furieux, l'enchaîné d'autrefois, dans ces malades qui sortent paisiblement, en rase campagne, sous l'escorte de rares gardiens, pour s'y livrer utilement aux travaux de l'agriculture ; ou bien dans les malades plus élégants qui se tiennent dans un salon, y font leur partie dans un con-

cert, ou sur un théâtre de société, au milieu d'un auditoire mi-parti de sains et de malades d'esprit.

Au milieu des tributs particuliers qui composent la richesse générale, entre ces petits ruisseaux qui forment la grande rivière, il nous a été agréable de voir citer, dans cette glorieuse énumération des travailleurs, des noms qui nous appartiennent : M. Noël, ancien professeur de cette école pour un premier cas de périnéoraphie, MM. Gentilhomme, Goulard, Lemoine pour des thèses qualifiées d'intéressantes sur la transfusion, sur les polypes urétraux. Et, croyez-le bien, les omissions inévitables dans un travail de ce genre surpassent, en ce qui nous concerne, les citations.

Et maintenant en vous demandant pardon de cette longue et technique digression, qui m'a pourtant semblé nécessaire, j'arrive à établir devant vous le bilan accoutumé et le compte-rendu habituel des travaux de notre année.

Le rendre chaque année devant une société d'élite comme la vôtre, expérimentée aux choses de la vie, et même devant cette jeunesse du Lycée qui en commence l'apprentissage, est une coutume, qui au lieu de nous paraître monotone, nous fortifie au contraire et nous encourage, quand nous croyons avoir rencontré votre approbation.

Le travail des études de cette année a été bon, l'émulation louable. Les étudiants que le Lycée nous a donnés ont tenu ce que nous en attendions. Les examens de fin d'année nous ont satisfait, n'ont point amené d'ajournements, et les concours se sont assez disputés pour que nous ayons été amenés à augmenter ou à partager les prix ordinaires.

Le concours pour prix d'observation, que nous cherchons à établir depuis deux ans, n'a point été pris encore au sérieux par les élèves, et deux d'entre eux seulement ont répondu à l'appel.

Le travail de M. Landouzy, auquel nous décernons une médaille de deuxième année, nous a paru bien fait dans sa partie chirurgicale. Il était moins soigné dans les observations de clinique interne.

Le travail de M. Troisier a été produit à la hâte et dans

les derniers moments des vacances. Il consiste en des notes recueillies à la clinique plutôt qu'en des observations originales suivies jour par jour. Néanmoins, le nombre de ces notes est assez considérable, et il s'y présente des faits d'une valeur incontestable. Nous accordons d'autant plus volontiers une médaille de troisième année à M. Troisier, qu'il est connu de tous les professeurs pour un excellent élève qui a rendu cette année des services réels dans ses fonctions de prosecteur. L'an prochain achèvera de vous familiariser, Messieurs les élèves, avec la nouveauté de ce concours, et lèvera tout doute dans votre esprit sur son mode d'exécution.

Les examens de réception des officiers de santé et des pharmaciens ont été faibles cette année. Ce reproche pourtant ne retombe pas sur l'Ecole, et n'atteint que des candidats venus du dehors, les seuls à peu près qui se soient présentés cette année.—Au contraire, un de nos jeunes médecins, M. Lévêque, qui se présentait à Lille, a été reçu avec la note : *extrêmement satisfait.*

Les sages-femmes de notre Maternité se sont fait remarquer, soit ici, soit à Lille, où quelques-unes ont été aussi demander un second diplôme, par les solides qualités de bonne pratique que leur donne leur sage professeur.

A l'intérieur, l'enseignement de l'Ecole a été convenable. Chaque professeur a fait son devoir. Vous avez été initiés, Messieurs les élèves, soit dans les cliniques, soit dans les leçons de pathologie générale, à la connaissance, aux résultats, au maniement même de quelques-uns de ces ingénieux instruments dont je vous parlais tout à l'heure, et qui donnent une nouvelle force et créent de nouvelles perspectives à la science.

Quelques modifications ont eu lieu dans le personnel de l'enseignement. Sur sa demande et usant du droit de mutation que l'Ecole ne saurait refuser à ses professeurs suppléants, M. Adolphe Henrot, a passé à la suppléance de chirurgie; M. Gentilhomme à celle d'anatomie, et M. Henri Henrot, à la suite d'épreuves d'un concours, est entré parmi nous avec le titre de chef des travaux anatomiques. Nous avons encore en réserve, pour les éventua-

lités de l'avenir et pour répondre aux vœux des jeunes médecins qui en brigueront l'emploi, les suppléances des deux chaires de pathologie et celle de matière médicale. L'Ecole ne demande qu'à s'ouvrir à toute jeune capacité, et à s'en faire un nouvel auxiliaire.

Une perte qui nous a frappés, comme si elle eût été celle de l'un des nôtres, et que je consigne ici avec douleur, est celle de M. Levent, cet ami passionné de la botanique, qui nous a été si souvent utile et dont la mort laisse sur ce point dans notre ville, où cette science a de rares adorateurs, un vide qui ne sera pas comblé.

Quant au feu plus spécial des sciences médicales, il y est ardemment entretenu par notre corps enseignant, qui sait, au grand avantage de l'Ecole et de la cité, se maintenir à la hauteur de sa mission, et suivre, en y aidant, les progrès de la science. Ses travaux particuliers en font preuve. Entre les publications de cette année, la première en importance est certainement l'article, j'allais presque dire le livre, sur la circulation que M. Alfred Luton a publié dans le septième volume du *Dictionnaire pratique*. Erudit, sobre, didactique, il établit les causes initiales du mouvement du sang, les règles vitales, mécaniques, chimiques même de sa marche à l'aller, au passage des capillaires et dans les voies de retour; expose et figure des tracés sphygmographiques de diverses conditions physiologiques, des tracés de vitesse et de pulsation; puis étudie à part certaines circulations locales qui forment comme autant de courants dérivés sur le trajet du grand torrent circulatoire, et les complète par celle du fœtus, qui éclaire certaines parties des autres.

Le lieu d'insertion de cet article ajoute encore à sa valeur. Les dictionnaires en voie de publication sont le principal arsenal où la jeunesse studieuse, et même toute la génération des simples praticiens, viennent puiser leurs connaissances théoriques. Résumé consciencieux, compilation bien faite des monographies ou des travaux originaux qu'il est difficile de se procurer séparément, ils en tiennent lieu, et représentent la fraîcheur et l'actualité des faits les plus récents de la science.

La société médicale, qui commence à vivre à Reims, a reçu de nos professeurs des communications insérées aux trois fascicules publiées par elle jusqu'à ce jour.

Par M. Galliet sur les vomissements incoercibles, la resection des tendons, un procédé opératoire nouveau du bec de lièvre.

Par M. Thomas sur un hydropneumothorax, sur une maladie d'Addison. sur l'infection purulente.

Par M. Luton sur la colique de plomb, sur une insuffisance de la valvule tricuspide.

Par MM. Henrot frères sur l'établissement d'un vaporarium, sur un anévrisme du tronc brachio-céphalique, une ligature des artères radiale et cubitale.

Par M. Gentilhomme sur un cas de pleurésie chronique.

Deux de nos élèves, MM. Menu et Troisier y sont venus lire chacun une observation.

Dans les conférences publiques que la Société Industrielle a tenues cet hiver, MM. O. Doyen et Henrot frères ont traité utilement la partie de l'hygiène qui concerne l'eau, l'air. la digestion, les aliments, les boissons, l'habitation.

A Paris, nos élèves, anciens et nouveaux, marchent dans la même voie laborieuse.

Nous réclamons notre part de maîtres au prix Monthyon de 200 fr. accordé à M. Nicaise, de Port-à-Binson; à la médaille d'argent de deuxième classe, décernée à M. Cocteau, de Bisseuil, pour son travail sur les altérations des artères à la suite de la ligature; au prix Château-Villard, de 2,400 fr., à M. Lancereaux, pour son travail sur la syphilis.

Nous revendiquerions notre part dans la brillante nomination de M. Duguet, de Chamery, au poste de chef de clinique à l'Hôtel-Dieu de Paris, si sa reconnaissance d'élève n'avait pas été au devant de cette revendication.

« Cher et vénéré Directeur, m'écrit-il, à l'heure même où se terminent pour moi les sept épreuves d'un laborieux concours, j'ai le plaisir de vous annoncer ma nomination. Il m'est doux de rapporter ce succès présent à l'Ecole de Reims et à ses maîtres, qui m'ont donné le goût du travail,

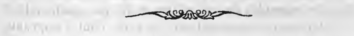
comme il me sera doux de leur rapporter tous autres succès qui pourront encore m'advenir. »

C'est aussi avec un certain orgueil que nous avons vu un autre de nos élèves, M. Peulevé, prendre rang parmi les maîtres et professeurs de l'Ecole de Médecine d'Amiens. —En ce moment, nous avons dans les hôpitaux de Paris, comme internes titulaires en médecine, MM. Plateau, Habran, Léger; comme interne provisoire, M. Langlet, de Reims, qui vient de pointer le chiffre 26 à l'oral du concours actuellement ouvert, et où il réussira définitivement; comme externes, MM. Faillet, Richard, Leroux.—Nous y avons comme internes en pharmacie, MM. Grevin, Doutreville, Harlay;—et enfin comme renfort et comme espérance de l'avenir, nous y voyons arriver, pour prendre part aux luttes prochaines, MM. Troisier, Menu, Verdun, avec leur bonne réputation, et M. Landouzy, qui saura y soutenir le nom de son père.

Qu'ai-je besoin maintenant, Messieurs les élèves, en finissant ce discours, de vous donner des conseils et des exhortations au travail ? Ne sont-elles pas contenues toutes dans les exemples de vos maîtres et de vos condisciples ?

Je terminerai seulement par un avis, dont j'emprunte encore la matière au discours de notre jeune orateur. Il vous a distingué deux parties essentielles dans le médecin : l'homme de science et ce qu'il se plaît à appeler l'artiste; ce que d'autres appellent simplement le praticien. Cette distinction est fondée, et la réunion de ces deux mérites forme le médecin complet, comme celle du corps et de l'âme forme la vie. Séparées, l'une ne serait que de la scolastique ergoteuse ou oisive ; l'autre que de l'empirisme parfois périlleux. L'une s'acquiert au calme des livres et du cabinet; l'autre au lit de la douleur et au feu des cliniques. Le lien qui les unit, c'est le bon sens, l'esprit judicieux, ce tact qui n'est pas donné à tous au même degré, et qui fait qu'en disant avec vérité des Sydenham, des Boerhave, qu'ils ont été un peu moins savants qu'on ne l'est de nos jours, grâce à la perfectibilité des sciences modernes, on ne saurait dire pour cela avec justice qu'ils ont été moins grands praticiens. Ayez sans cesse devant l'esprit ce double but,

et vous marcherez, de loin peut-être, mais d'un pas ferme, sûr, bien établi, dans la même voie et sur le même terrain où ont brillé ces lumières modernes, ces hommes utiles que la société regrette aujourd'hui, et qui ont dû leur origine à une école de province, les Velpeau et les Trousseau.



M. le docteur PANIS, secrétaire, a fait ensuite la Proclamation suivante :

Prix de Médecine.

Première année.

Prix (*ex æquo*), M. Massigas (Jean-Baptiste-Augustin), de Saulces-Champenoises (Ardennes) ; Seuvre (Edmond-Louis-Désiré), de Châlons (Marne).

Première mention honorable *(ex æquo)*, M. Fournaise (Jean-Baptiste-Paul), de Roucy (Aisne) ; Haueur (Gustave-Adolphe), de Reims (Marne).

Deuxième mention honorable, M. Laforest (Pierre-François-Victor), de Reims (Marne).

Deuxième année.

Premier prix, M. Landouzy (Joseph-Louis), de Reims (Marne).

Deuxième prix, M. Verdun (Ernest-Marie), de Verdun (Meuse).

Troisième année.

Prix, M. Troisier (Charles-Emile), de Sévigny (Ardennes).

Prix d'Observation.

Deuxième année.

Prix, M. Landouzy, déjà nommé.

Troisième année.

Prix, M. Troisier, déjà nommé.

Prix de Pharmacie.

Première année.

Prix, M. Malmy (Pierre-François), de Pauvres et Mont-Saint-Remy (Ardennes).

Deuxième année.

Prix, M. Simon (Jules-Henri), d'Avirey-Lingey (Aube).

Reims, Typ. de A. LAGARDE, rue Notre-Dame, 4.